

HENRI BOSCO

**DES SABLES  
A LA MER**

*nrf*

**GALLIMARD**



570  
①





DES SABLES  
A LA MER

ŒUVRES DE HENRI BOSCO

*nrj*

PIERRE LAMPÉDOUZE

IRÉNÉE

LE QUARTIER DE SAGESSE

LE SANGLIER

L'ÂNE CULOTTE

LE TRESTOULAS

HYACINTHE

LE JARDIN D'HYACINTHE

MALICROIX

SYLVIUS, *avec un frontispice par Galanis*

LE ROSEAU ET LA SOURCE, *poèmes*

---

*Chez d'autres éditeurs :*

LE MAS THÉOTIME, (*Charlot*)

M. CARRE-BENOIT A LA CAMPAGNE (*Charlot*)

L'ENFANT ET LA RIVIÈRE (*Charlot*)

LES POÈTES (*Terrasses de Lourmarin*)

ÉGLOGUES DE LA MER (*Terrasses de Lourmarin*)

DEVANT UN MUR DE PIERRE (*Terrasses de Lourmarin*)

NOELS ET CHANSONS DE LOURMARIN (*Terrasses de Lourmarin*)

L'APOCALYPSE DE SAINT JEAN (traduction),  
(*Derche, Casablanca*)

*En préparation :*

LA LANterne SOURDE

L'ANTIQUAIRE

HENRI BOSCO

**DES SABLES  
A LA MER**

**PAGES MAROCAINES**

*nrf*

**GALLIMARD**

*Quatrième édition*

*Il a été tiré de cet ouvrage soixante-trois exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre, dont soixante numérotés de 1 à 60 et trois, hors commerce, marqués de A à C.*

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays y compris la Russie.  
Copyright by Librairie Gallimard, 1950.*



IN MEMORIAM  
ROBERT LAURENT-VIBERT



... παρ, οἷς ἐμείναμεν  
ἄχρι τινός φίλοι  
γενόμενοι.

ΑΝΝΩΝΩΣ ΠΕΡΙΠΛΟΥΣ



# UNE MER, UN RIVAGE



Quand le vent des tempêtes monte de l'Ouest, aux rivages de la Géorgie ou de la Caroline, l'Océan se creuse et lance ses eaux vers l'Orient. Alors, sur mille lieues, sans autre obstacle que quelques îlots enveloppés d'écume, la houle atlantique déferle. Inlassablement elle pousse la massive puissance de ses ondes jusqu'à ce que la pointe extrême de leurs lames heurte une côte basse et inhospitalière où elle expire. C'est le Moghreb. Il oppose aux assauts de l'Océan une antique table rocheuse qui émerge à peine des flots. Tantôt, mais rarement, elle se hérissé à la vague ; tantôt elle s'incurve en quelque plage immense où blanchissent et fument les rouleaux d'une mer infatigable. Rocs rougeâtres, sables salins qui étincellent et offrent à qui, venu du large, longe ces terres, un littoral stérile et de monotones solitudes. Des barres défendent ce rivage aride où nulle baie profonde ne s'enfonce, d'où jamais l'on ne voit sortir une

flottille de pêcheurs familièrement épandue devant son port d'attache. Sauf, çà et là, (et comme par miracle), une minuscule barque perdue sur l'immensité des eaux, rien n'anime ce double désert. Peu d'agglomérations humaines. Si quatre fleuves de petite force ouvrent leurs bouches sur la mer, ce n'est que pour y dégorger le trop-plein de leurs boues jaunâtres et créer devant eux l'obstacle qui refoulera le navigateur.

Ainsi, loin d'appeler les hommes de la mer, ces fleuves les repoussent. Au cours des siècles, sur ces estuaires désolés, ne s'est implanté, n'a grandi, n'a rayonné aucune grande métropole du commerce. Pas de Carthage ni de Tyr, sur ces sables ingrats, sous ces falaises sans abri. Quelques comptoirs ont pu s'y accrocher mais de peu de chaleur humaine. Ces fleuves, en deçà de la barre qui les coupe, ont peu de fond et ne sont guère navigables. La vie n'y saurait circuler qui cependant aime à suivre les eaux fluviales. Sur les trois cents lieues de ce littoral sauvage, une seule ville a acquis, pendant deux ou trois siècles, une célébrité dont l'écho se prolonge encore de nos jours. Mais son industrie, qui était la course, dressait une barre de



plus contre ces dons qu'offrent la mer et les vaisseaux. Les hommes aussi bien que la nature séparent le Maroc de l'Océan. Là finit une terre. Ce littoral n'est pas un seuil. Il est un mur et comme un refus. Rien n'y joint à l'esprit mouvant des eaux l'immobilité d'une terre massive qui se défie de l'Océan, si fertile en mirages. L'espoir vient de la mer, le danger aussi. En face d'elle, le Moghreb offre une figure obstinée de grave méfiance. Ne dirait-on pas qu'il a conservé comme le souvenir d'une brisure, et qu'une partie de son sol, détachée par d'antiques cataclysmes, gise au fond de ces eaux qui l'attaquent sans cesse ?

Si de nos jours enfin un grand port a surgi sur le flanc rétif de ce pays rude et l'a ouvert au monde, c'est par l'intervention d'une volonté étrangère. La terre qui le porte ne l'exigeait pas. La pensée qui l'a imposé est venue du dehors, des eaux ; et il n'est ainsi qu'un laborieux artifice, mais d'autant plus digne d'admiration.

Que le Moghreb ne soit pas créateur de ports, on le sent dès les premiers pas. Il nous offre d'abord d'immenses étendues plates ; çà et là quelques tentes noires aux stations éphémères, rarement un village et, plus rarement encore,

une ville. Ces vies dispersées, ces groupements faibles, n'épandent ni de grands désirs ni des forces surabondantes. Ils n'appellent guère ; ils proposent peu. Si l'on s'élève dans les airs, vues du ciel, n'est-ce pas une impression d'aridité que nous donnent ces terres rousses ? La circulation de la vie naturelle ne s'y marque guère, en dehors de nos routes récentes, que par d'antiques pistes peu battues. Quelques bêtes, un homme, y cheminent. Le plus souvent elles restent solitaires. Le caprice des hommes s'y inscrit, car elles se dispersent, se confondent, se perdent. De puissants besoins les eussent unies, et aussi les labeurs tenaces. Mais ni les besoins ni les labeurs ne sont nés de ce sol dont la rudesse et la morne étendue ont sans doute affaibli les peuplements humains. L'espace et le soleil dévorent l'homme. Ici comme ailleurs. Or ici l'espace n'est pas, pour l'homme, l'étendue liquide, mais l'immensité de la terre. Le Moghreb est marqué du signe de la terre. Il est massif, il est compact, et c'est avec lenteur qu'il s'élève, pendant des lieues, pour prendre sa grandeur. Il atteint insensiblement à l'altitude par cette lente élévation, comme un toit en pente très douce qui gagnerait son faite. Le génie de la

terre aime ces mouvements d'une grande patience, où les plantes, les bêtes et les hommes prennent de la hauteur.

Alors pointent d'abord, mamelonnées, les masses bleues de la montagne, et l'antique Atlas élève à l'horizon son épaule puissante, où lointainement les premières neiges colorent le ciel. Car l'Atlas, pour le voyageur, surgit moins du sol qu'il ne se compose de cet air vibrant, de cette buée, de ce rayonnement solaire où s'épanouit la chaleur, où se forment et se dissolvent les contours, les couleurs des lointains mirages. L'Atlas n'est d'abord qu'un mirage, mais qui au lieu de se dissoudre se précise peu à peu. Cependant même près de nous il conserve toujours ce je ne sais quoi d'irréel des montagnes longtemps secrètes ; et toujours, au delà de ce qui devient accessible, il élève des cimes réservées dont l'approche semble inutile, l'escalade sacrilège. Ce sont là de hauts lieux intacts d'une lunaire nudité, crêtes de cristal, proposées aux seuls jeux des vents et de la lumière. Leur minérale pureté annonce d'autres puretés autrement inhumaines, et des au-delà de pierre et de ciel voués au silence. Du sommet de l'Atlas on pressent et bientôt on découvre une autre

mer, la vieille mer de la pierre et du sable, la mer cristallisée, l'inféconde, où sèchent les hommes. Elle ne bouge pas. Elle aussi, a ses mille lieues favorables aux mouvements de la tempête. Certes elle est fertile en vents ; mais ils n'apportent que du feu et l'odeur du sel. Quoique figée (du moins en apparence) elle n'en pousse pas moins ses flots invisibles, comme l'autre Océan les siens, contre le Moghreb que protège, du mieux qu'il peut, le corps paternel de l'Atlas. Le désert attaque par souffles la terre qu'à l'Ouest rongent les houles Atlantiques. Pris entre ces deux ondes, l'une brûlante que roulent les airs, l'autre humide qui vient des flots, l'Atlas se dresse sur ce pays d'air et de chaleur comme une haute lame qui s'incurve. Il est l'élan pétrifié de la matière et le faîte d'un monde extrême dont laborieusement il modère les compétitions et les naturelles violences. Il pose une domination faite de rocs, de forêts, de nuages, de neiges et de sources recueillies, entre l'unité dévorante du désert et la mer multiple qui dissout le monde.

Pour étrange que cela paraisse, c'est de la terre, et particulièrement du désert, que sont venus les grands mouvements humains qui ont